

## LA STRATEGIE

La notion des terrains est une des questions que les traités sur la tauromachie ont, semble-t-il, négligé d'exposer d'une façon complète et claire pour l'entendement commun. Beaucoup d'auteurs, c'est un fait, ne la citent même que pour mémoire. D'abord, elle prête à confusion car le mot terrain a été appliqué à des choses diverses. Il sert à diviser géographiquement l'arène en trois zones concentriques, appelées les *tablas*, les *tercios*, les *medios*, qui permettent d'identifier à tout moment de la corrida les secteurs des barrières, du milieu, ou celui intermédiaire aux deux précédents. Certains auteurs veulent voir un terrain de l'homme et un terrain du taureau sous la forme idéale de deux cercles tangents ayant pour centre, l'un l'emplacement de l'homme au début du *cite*, l'autre le taureau. Le point de tangence serait la limite que l'homme ne pourrait franchir sans manquer de l'espace nécessaire à la réalisation de sa passe et, par conséquent, sans encourir un grave danger. Si cette théorie avait un sens à une époque ancienne où l'on toréait à distance et complètement de face, la manière dont Belmonte a raccourci cette distance et, plus près de nous, le « *toreo* » de profil paraissent l'avoir reléguée au rang des pures hypothèses. C'est dans cette acceptation, toutefois, qu'il faut comprendre l'expression *pisar el terreno del toro* (litt : fouler le terrain du taureau), toujours employée pour désigner le fait qu'un homme s'approche très près de la bête pour la provoquer. Semblablement, on dit d'un taureau qu'il coupe le terrain (esp : *cortar el terreno*) lorsqu'il a une tendance marquée à se rabattre sur l'homme, ou encore on utilise l'expression « corriger son terrain » pour l'homme qui, après une passe où le taureau est resté très près, prend du champ en reculant de quelques pas de façon à préparer la passe suivante. C'est d'ailleurs la conséquence d'un manque à *mandar* et, si la chose se répète, un vilain et inesthétique défaut de l'homme.

En réalité, la question des terrains revêt un aspect beaucoup plus général, que l'on pourrait présenter de la façon suivante : Dès sa sortie du toril, en quelques secondes, le taureau a reconnu l'arène et s'est choisi un point d'appui où il se sent fort pour défier ses adversaires. A vrai dire, il ne s'y cantonne pas. Il en sort chaque fois qu'il voit un homme à sa portée. Il n'y revient pas forcément après sa charge, *mais il a un besoin instinctif de sentir la voie vers ce point libre de toute interception*. Or, l'exécution de toute passe suppose que l'homme provoque, au moment décidé par lui, la charge de la bête. S'il se glisse entre cette dernière et ledit point, il s'expose à ce qu'elle parte à l'improviste, pour dégager sa ligne de retraite et balaye tout devant elle. La cape, la muleta deviennent alors des instruments inutiles. L'indication à la corne contraire ne peut davantage être faite. Le torero se trouve exactement dans la situation d'un pilote dont l'avion se serait mis en perte de vitesse, ses commandes perdant tout appui sur l'air. La *cogida* (littéralement en espagnol : prise de l'homme par la bête) est alors menaçante. En règle générale, l'homme doit donc se situer dans le terrain en-deçà du taureau, par rapport à son point d'appui. C'est le terrain de l'homme, le terrain du taureau étant celui qui sépare ce dernier de son point d'appui et qui est au-delà de lui par rapport à l'homme. Le meilleur

emplacement de l'homme est, en définitive, la ligne de partage des deux terrains. Là, le taureau est toujours légèrement retenu à l'extérieur par cette sorte d'aimantation que lui crée son instinct de sécurité. *La position stratégique, ainsi choisie par l'homme, renforce au maximum son action tactique sur la corne contraire.* Précisons tout de suite qu'en espagnol le point d'appui se dit *querencia* et que l'attraction vers lui se désigne par l'expression *tener querencia por...* suivie de la désignation du lieu. La connaissance des *querencias* est absolument capitale pour le combat. Le difficile est de les apprécier. Elles changent suivant la nature de la bête et, subsidiairement, suivant les détails de construction des arènes, ou des incidents nés du déroulement même de la corrida. Le taureau brave a pour point d'appui le centre de l'arène. C'est un phénomène si normal que l'on ne parle pas de *querencia* au centre – bien que la réalité soit la même – et que l'on garde le mot pour les points d'appui autres que le centre. Quand le taureau est au centre, soit au tout début de la course, soit lorsqu'il y revient incidemment, il peut être attaqué de tout côté. Son terrain se réduit à un étroit cercle autour de lui.

A la faveur d'une avance du taureau, ou encore en attirant ce dernier à la cape, on le trouve situé dans une position où les terrains respectifs de l'homme et de la bête seront définis. Cette répartition obligatoire des terrains est l'unique raison pour laquelle les toreros toréent toujours de dos à la barrière, quel que soit le secteur de l'arène où ils se placent. L'homme ne se met dans le terrain du taureau que dans des circonstances bien déterminées ou quand il éprouve le besoin, pour l'exécution de certaines « suertes », d'accélérer la charge de l'animal. C'est le cas des paires de banderilles, autres que de *quiebro* (banderilles à l'écart) ou le *sesgo por fuera* (avec un animal acculé à la barrière) qui, elles, se posent sans s'écarter de la ligne de partage des terrains. Dans les paires dites au *cuarteo* ou de *poder a poder*, à la vérité les plus courantes, le banderillero se présente d'abord dans le terrain du taureau car il lui est nécessaire que la bête fonce très vite. Mais il a soin, en décrivant un léger détour à la fin de la course, de se remettre dans son propre terrain pour planter les banderilles et sortir sans être poursuivi.

Tout pareillement, à l'estocade, comme il est important que le taureau fasse un mouvement vers le matador, celui-ci peut se placer dans le terrain de son adversaire, s'il le juge trop alourdi et pense que ce stratagème le stimulera. Le risque est alors plus grand. C'est ainsi que Manolete trouva la mort devant le taureau « Islero » de Miura à Linares, le 28 août 1947. Il est encore une sorte de passe de muleta dans lesquelles la notion de terrain se perd un instant. Ce sont celles faites « en rond » de la main droite ou de la gauche. Une sur deux, celle faite sur le retour de la bête, place cette dernière dans le terrain de l'homme. Mais comme les passes sont très liées et le taureau très « embarqué » - suivant l'expression des professionnels – il perd, un court moment, la notion de son point d'appui. Encore faut-il avoir soin de terminer la passe de la série de façon à le remettre finalement dans son terrain. Le moindre arrêt un peu prolongé de la bête, au cours de la série, incitera le torero à la suspendre, quitte à la recommencer ensuite, à son point de départ. Ce *toreo* en rond est d'autant plus méritoire s'il est fait de la main gauche, car l'épée ne vient pas agrandir le leurre et la muleta pend « naturellement », offrant ainsi une moindre surface de l'étoffe à l'attention de l'adversaire. Enfin, des passes sont appelées *cambiadas* parce qu'elles comportent un changement de terrain en cours d'exécution. Ce sont, principalement, les vieilles *largas cambiadas* à genoux

reprises aujourd'hui par Luis-Miguel Dominguin, et le *cambio* avec la muleta pliée, remis à la mode par Antonio Bienvenida. Le torero, placé sur la ligne de séparation des deux terrains, présente d'abord le leurre comme s'il voulait donner la sortie au taureau dans son propre terrain. Puis en pleine charge de l'animal, il rejette le leurre vers la sortie naturelle de ce dernier, c'est-à-dire vers son point d'appui. Ces passes très brillantes, car elles redressent au dernier instant le tracé du voyage de la bête, seraient inconcevables avec une utilisation contraire des terrains. Le taureau brave peut avoir, en outre, une *querencia* secondaire. En fait, il en a presque toujours une : le toril d'où il est sorti et qui donne accès aux *corrales* (étables) où il a vécu les jours précédant la course. Aussi, les toreros le considèrent-ils comme terrain du taureau, quand celui-ci s'en approche, et prennent-ils garde de l'éviter. Mais la bête est susceptible de prendre encore une autre *querencia* secondaire : un endroit où elle a renversé un cheval, une tache de sang, un coin d'ombre projetée sur l'arène. Chicuelo racontait qu'à Arles (France) les vieilles arènes romaines étaient aménagées de telle façon à son époque qu'elles déterminaient trois *querencias* naturelles. A une extrémité de la piste le toril, à l'autre la porte des *corrales*, en l'occasion séparés du toril et, au milieu, l'ombre découpée sur le sable par la tour surmontant la façade principale du cirque. Et il ajoutait, joyeux, que cela mériterait au matador un triple cachet, puisque la difficulté qu'il rencontrait était multipliée par trois ! L'art de l'homme consiste à prendre conscience des *querencias* des taureaux aussitôt qu'ils les indiquent ou en changent. Cela se sent à la façon dont la bête vous serre à son passage. Les Espagnols disent alors qu'elle « pèse ». L'expression a presque une force graphique. Il est, dès lors, prudent de mesurer par un rapide coup d'œil la nouvelle distribution des terrains de façon à garder tout son contrôle sur l'adversaire. Le taureau d'une bravoure inférieure ou faible physiquement, soit par manque de force soit par excès de piques – la faiblesse morale et la faiblesse physique entraînant le même effet, - cherche tôt ou tard, l'appui de la barrière. On tendra à le lui faire perdre en l'attirant plus au centre de l'arène pour le toréer. Mais si ce procédé ne donnait pas le résultat attendu, on changerait de terrain avec le taureau. C'est-à-dire qu'on le toréerait dans le secteur de la barrière, lui laissant comme terrain ce qui était originellement celui de l'homme et, prenant pour soi, le terrain extérieur auquel le taureau a renoncé. La connaissance du fait que le taureau *tira hacia fuera* (littéralement : tend vers l'extérieur, c'est à dire le centre de l'arène) ou *tira hacia dentro* (littéralement : vers l'intérieur ou la barrière) est une notion de première importance pour l'homme, on le comprend bien. Ignacio Sanchez Mejias confessait, dans l'intimité, que ses fameuses paires de banderilles *al sesgo por dentro* (plantées entre taureau et barrière) et ses passes de muleta assis sur l'*estribo* ou marchepied de la barrière, n'étaient tentées par lui qu'avec les bêtes ne tirant pas vers l'intérieur. Et cependant – se trompa-t-il ? – c'est dans une passe assis sur le marchepied que, le 11 août 1934, le taureau « Granadino » de Ayala le cueillit pour le blesser mortellement à Manzanares.

Les Espagnols ont un mot très expressif pour désigner l'animal dont les intentions sont bien définies. Ils l'appellent *clair* (claro). Sinon, on le déclare douteux (*dudoso*). Le taureau totalement dénué de bravoure ou *manso* n'a aucune *querencia* bien marquée. C'est pourquoi il est difficile à toréer. Il fuit et cherche à s'échapper, ce qui l'amène à parcourir l'arène dans tous les sens, à se diriger alternativement vers la barrière, vers les portes et vers

le toril comme pour trouver une issue. Tout au plus, peut-on, sur la ligne de son emballement vers un de ces points – en espagnol le *viaje natural* ou voyage naturel du taureau – profiter de sa vitesse acquise pour lui faire une passe isolée. La stratégie générale du jeu est pratiquement annulée. Les banderilles de feu, c'est à dire chargées de pétards n'ont jamais corrigé les *mansos* et, au contraire, leur apprennent à donner des coups de corne dans tous les sens. Leur suppression, en 1950, se trouve ainsi justifiée. Les banderilles noires que l'on met aujourd'hui, à leur place, outre qu'elles soulignent toujours par leur couleur le blâme fait à l'éleveur, ont l'avantage qu'armées d'un fer plus profond elles saignent légèrement la bête et l'affaiblissent, tenant lieu partiellement des piques que le *manso* n'aura pas prises. La pire chose que l'on puisse dire, en Espagne, d'un torero n'est point qu'il a peur. Les Espagnols, gens très courageux au demeurant, ont une locution familière appliquée par eux aux combats de l'arène comme à d'autres circonstances : la peur est libre ! Et c'est bien vrai. Des matadors, tels Rafael El Gallo, Chicuelo ou Cagancho, avaient, suivant le langage coloré des professionnels, un « courage très mesuré », et les paniques, où ils tombaient souvent, ne les ont pas empêchés de faire de grandes carrières. L'ultime critique, discernable à un torero, est qu'il ne sait pas le terrain qu'il foule (esp : *no sabe el terreno que pisa*). Vicent Charles, l'Anglais que son enthousiasme a conduit à se faire « novillero » en 1950, a montré, par exemple, une incapacité persistante à prendre notion du problème. Et cela suffira vraisemblablement à l'éloigner, tôt ou tard, des *ruedos*. Les enfants espagnols apprennent, dès les douze ans, à distinguer les *querencias* des bêtes, ou plutôt on le leur enseigne, non dans les arènes certes, mais dans les abattoirs, dans les petites *plazas de tienta* des élevages ou en plein champ, partout où se fait l'apprentissage. Il est notamment une coutume à laquelle se prêtent beaucoup d'amateurs et de toreros à l'entraînement, surtout dans les plaines d'Andalousie, entre Séville, et la mer, tout au long du Guadalquivir. On détache du troupeau une bête, une vache de combat de préférence, pour la poursuivre à cheval et la renverser en lui appliquant la pique sur la croupe (esp : *derribar*). Dès qu'il s'est relevé, l'animal cesse de fuir et fait front à l'homme, descendu entre temps de sa monture avec une cape ou une muleta à la main. Là, il n'est plus de barrière, de toril, ni de centre. L'on a pour tout horizon qu'une étendue verte, un buisson, un fleuve. Et, cependant, la bête tire tout doucement vers un point dont on découvrira qu'il correspond à un abreuvoir, à un coin d'ombre, ou au site du troupeau. Les *querencias* secondaires disparaissent. L'axe, sur lequel le fauve se défend et se bat, persiste avec une netteté atténuée, mais très sensible. Au demeurant, la tauromachie n'est jamais que la transposition en champ clos des jeux millénaires des paysans avec une race d'animaux spéciale à leur terre.